

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Chine trois fois muette*  
*Leçons sur Tchouang-tseu*  
*Études sur Tchouang-tseu*

*Notes sur Tchouang-tseu et la philosophie*

*Contre François Jullien*

*Essai sur l'art chinois de l'écriture et ses fondements*

*Quatre essais sur la traduction*

*Lichtenberg*

*Un paradigme*

*Esquisses*

*Une rencontre à Pékin*

*Une autre Aurélia*

*Demain l'Europe*

*Pourquoi l'Europe*

*L'Art d'enseigner le chinois*

*Les Gestes du chinois*

JEAN FRANÇOIS BILLETER

*Le Propre du sujet*



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2021

J'AI depuis longtemps le sentiment que nous n'avons plus de repères ou que nous en avons trop, ce qui revient au même. Comment en trouver un qui soit sûr, ne serait-ce que pour moi? Le trouverai-je dans l'histoire? Non, car plus le temps passe, plus il y a d'histoire. Il y en a trop désormais.

Le point sûr que j'ai longtemps cherché est une *connaissance* – une connaissance du *sujet humain*. Je crois l'avoir trouvée. Elle est résultée de l'observation de ce que nous sommes, non dans ce qui nous différencie les uns des autres, mais dans ce que nous avons tous en commun : le fait d'être chacun un sujet qui dit "je". Menée avec rigueur, cette observation conduit à une idée juste du sujet dont je pense que nous avons aujourd'hui le plus urgent besoin.

Il s'agit d'une observation d'un genre nouveau, à laquelle les philosophes n'ont pas songé jusqu'ici. Elle est nouvelle par son point de départ, par son objet et par sa méthode. Il faut donc que je commence par elle.

Son point de départ est l'idée *d'activité*. Non de telle activité à laquelle je me livre,

mais de l'activité en tant que donnée première et générale : tout est activité, nous sommes nous-mêmes activité et le sujet qui dit "je" se forme au sein de cette activité. Nous verrons comment il s'y forme et comment il se fait que nous puissions observer en nous-mêmes son émergence. Peut-être faudra-t-il parcourir toutes les conséquences que je tire de cette première idée et revenir à ce point de départ pour le comprendre tout à fait.

*La méthode.* Pour observer l'activité dont nous sommes faits, deux opérations préalables sont nécessaires : *mettre à l'arrêt l'intention, désactiver le langage.* Ce sont des opérations simples et naturelles, que nous pratiquons tous les jours sans y prendre garde. Il faut que nous apprenions à en tirer consciemment parti.

*L'arrêt de l'intention.* Par "intention", entendons la *tension* dans laquelle nous vivons la plupart du temps parce que nous *tendons* vers ce que nous devons faire ou voulons faire, ou attendons, désirons, redoutons, etc. Cette tension, nous la suspendons quand nous faisons une pause pour réfléchir, pour imaginer, pour nous abandonner à la rêverie ou mieux percevoir ce qui se passe autour de nous. Dans ces moments-là, notre comportement est toujours le même : nous cessons de nous mouvoir, notre

respiration ralentit, notre visage se détend, notre regard se perd. Il est facile d'observer cela sur soi-même et sur les autres. C'est cet *arrêt* qu'il s'agit de cultiver.

Mais n'y a-t-il pas là un paradoxe ? Pouvons-nous intentionnellement mettre à l'arrêt l'intention ? Oui, une sorte de relâchement suffit, auquel nous nous laissons aller par jeu. L'art consiste à se maintenir ensuite dans cet état et à se faire le spectateur impassible, attentif et amusé de ce qui se passe en nous. Pratiquons cet acte apparemment insignifiant, ou laissons-le se produire, dans les situations les plus diverses et les plus imprévues. Exerçons-nous à faire durer l'état d'attention distraite qui s'ensuit et soyons curieux. Avec le temps, nous remarquerons dans le spectacle de notre activité propre des régimes, des passages de l'un à l'autre, des retours, des rapports, des constantes.

*La désactivation du langage.* Le moment venu, nous chercherons peut-être à mettre des mots sur ce que nous apercevons. Le danger est que nous recourions à des notions convenues qui ramèneront l'inconnu à du connu et feront que, satisfaits à bon compte, nous cesserons d'observer. C'est pour éviter ce piège que nous devons *désactiver le langage* – ou plutôt

le *maintenir désactivé*, car il a été mis hors jeu à l’instant où nous nous sommes arrêtés. Il s’est tu quand nous sommes devenus spectateurs. Nous le réintroduisons ensuite, si nous le voulons, mais avec prudence, en veillant à choisir les mots qui rendront de la façon la plus juste ce que nous aurons vu. Nous le ferons pour rendre notre réflexion plus assurée et nous mettre à même d’en parler avec d’autres.

Voici maintenant ce que j’ai appris de plus important en procédant ainsi au fil du temps. Je vais en donner une idée au moyen de quelques mots : *l’activité, le corps, la conscience, la pensée, l’intégration, les mondes, la réalité*. Ce sont des mots familiers, mais auxquels je donne un sens nouveau.

De *l’activité*, j’ai dit ce qu’il fallait. Par le mot *corps*, j’entendrai *mon corps*, celui dont je sens la présence quand je m’arrête et ferme les yeux. Il est fait d’activité. Je perçois cette activité de l’intérieur. Elle se perçoit elle-même de l’intérieur, devrais-je dire. Elle devient sensible à elle-même, autrement dit *consciente*. Ainsi se forme “la conscience”. Ce mot nous fait croire à une instance autonome, mais il n’existe pas de conscience en soi. Il n’y a que des phénomènes qui, au sein de notre activité,

*deviennent conscients* et dans lesquels apparaît, à partir d’un certain degré d’intensité, le sentiment du “je” qui est le propre de ce que nous appelons le “sujet”. Nous découvrons ainsi que l’activité est *première*, que le sujet *naît d’elle et en elle* et qu’il est *second*. Ce renversement modifie notre compréhension de notre rapport à nous-mêmes.

Il modifie aussi notre compréhension de notre rapport à la réalité extérieure. Elle nous semble distincte de nous mais l’arrêt, puis l’observation et la réflexion nous enseignent qu’elle *a lieu en nous*. Nous la *produisons* au sein de notre activité. On peut vivre sans s’en rendre compte mais, tant qu’on l’ignore, on ne peut pas comprendre ce qu’est le sujet qui dit “je” et son rapport à la réalité.

La *pensée*. “On ne devrait pas dire : *je pense*, mais *cela pense*”, notait Lichtenberg.<sup>1</sup> “Cela”, c’est *le corps* – car que faisons-nous quand nous cherchons une expression ou une idée, par exemple ? Nous nous arrêtons et nous attendons qu’elle paraisse. Quand elle devient consciente, nous nous l’attribuons parce que le

1. *Lichtenberg* (Allia, 2014), p.117 (K 176). Nietzsche a repris cette intuition dans *Au-delà du bien et du mal*, § 17, sans indiquer sa source.

sentiment du moi est inhérent à la conscience, mais ce n'est pas ce "moi" qui l'a produite. Ce "moi" se l'approprie après l'avoir laissée naître et se développer selon une nécessité qui lui était propre. Ce développement a été presque instantané ou a pris du temps – des minutes, des heures, des jours et des nuits, voire des mois, des années. Nous ne sommes pas maîtres de cette gestation. Réfléchir, c'est laisser la pensée faire son travail, en lui donnant le temps qui lui est nécessaire. Elle se forme par un phénomène d'*intégration* : dans la nuit du corps, des éléments épars s'associent et produisent une synthèse, c'est-à-dire une concentration et une intensification de l'activité qui la rend en ce point-là sensible à elle-même.

Notre perception de la réalité extérieure se forme également par des processus d'intégration. Nos sens nous fournissent des éléments qui, au sein de notre activité, s'assemblent et forment des synthèses qui deviennent plus ou moins conscientes. Quand elles sont relativement stables et que le langage s'en saisit, elles forment le fondement d'un *monde*. Nous distinguerons donc la *réalité*, qui est insondable en nous et hors de nous, et les *mondes* que nous créons grâce au langage, qui ont

chacun sa cohérence, mais sont multiples et variés, et diffèrent les uns des autres selon les époques, les sociétés, voire d'une personne à l'autre. Parce qu'ils sont nés de l'intégration, les mondes ont un sens. La réalité elle-même n'en a pas.

Lichtenberg notait : "Reconnaître des objets *extérieurs* est une contradiction ; il est impossible à l'homme de sortir de lui-même. Quand nous croyons voir des objets, nous ne voyons que nous-mêmes. Nous ne pouvons rien connaître vraiment dans le monde sinon nous-mêmes et les changements qui se produisent en nous."<sup>1</sup> Les synthèses de la réalité sensible qui se forment au sein de notre activité nous sont *visibles* parce que, quand elle se condense, elle produit une luminosité interne – celle qui éclaire aussi nos rêves. Cette activité devenue sensible à elle-même nous donne aussi un sentiment de l'espace que nous projetons au dehors pour appréhender l'espace extérieur.

En faisant de *l'activité* notre objet d'étude, nous évitons de réduire *a priori* le champ de l'observation, mais aussi de limiter nos modes d'observation. "Je ne cesse de m'étonner de

1. *Op. cit.*, p. 81-82 (H 164).

la diversité des formes de connaissance que nous procure notre organisation”, remarquait Lichtenberg.<sup>1</sup> Ses inépuisables *Cahiers* en témoignent éloquemment, mais deux choses y manquent. Il ne s’est pas soucié de mettre de l’ordre dans ses observations, ce n’était pas son propos. Il m’est avis qu’aujourd’hui, le temps est venu de nous livrer à des observations semblables en y cherchant de la cohérence. Il a d’autre part négligé le rôle de l’attention et de la progression qu’elle induit dans la connaissance de nous-mêmes. Sans doute ne s’y est-il pas arrêté parce que le sens de l’observation et la curiosité lui étaient naturelles. Il a noté en plusieurs endroits que, pour bien observer, mieux vaut ne pas avoir trop lu.<sup>2</sup> Je l’ai remarqué moi aussi : parmi mes amis, les forts en philosophie ont le plus de peine à entrer dans mes vues parce qu’au lieu d’observer, ils cherchent la plupart du temps à continuer les philosophies qu’ils ont apprises.

Mais une question troublante pourrait avoir surgi dans l’esprit de mon lecteur : si la pensée se forme dans la nuit du corps,

1. *Ibid.*, p.114 (K 63).

2. Par exemple *Schriften und Briefe* (Hanser, Munich, 1968), vol. 1, p. 520 (F 439) ou vol. 2, p. 429 (K 168).

selon sa propre nécessité, et que nous ne faisons que l’accueillir, n’en découle-t-il pas que *nous ne sommes pas libres*? Ne s’ensuit-il pas que l’idée de l’autonomie du sujet n’est qu’une illusion? Je réponds que non mais que, pour le comprendre, nous devons, non pas nous poser la question dans l’abstrait, mais observer comment les choses se passent. Nous remarquons alors – c’est encore un sujet d’étonnement – que notre activité, non seulement se connaît elle-même de l’intérieur, mais peut se connaître *mieux* et que ce *mieux* se produit sous l’effet de *l’attention* – ce qui conduit à résoudre la question de la liberté par un détour.

L’attention résulte de l’arrêt. Nous devenons spectateurs de ce qui se passe en nous, ce qui a un double effet : les processus d’intégration se font plus librement et nous les appréhendons plus nettement. Or par chaque processus d’intégration, nous acquérons une puissance d’agir. Exemple : quand, enfant, j’ai pour la première fois tenté de verser de l’eau d’une carafe dans un verre, comme le faisaient les adultes, il m’a fallu coordonner plusieurs sensations et plusieurs mouvements ou, plutôt : leur donner la latitude de s’assembler pour que naisse le geste. Quand il est apparu, je l’ai